

Québec français



Miroir, dis moi...

Gabrielle Poulin

Numéro 43, octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57181ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1981). Miroir, dis moi.... *Québec français*, (43), 36–37.

*Wy should not people
show more than one profile
at a time ?*

Lawrence DURRELL,
The Alexandria Quartet:
« Justine ».

Miroir, dis-moi...

Gabrielle Poulin

J'aurais dû, peut-être, disposer ma table autrement pour ne pas être obligée d'écrire ainsi sur mon ombre. Mais c'est tellement bon la chaleur du soleil derrière ma nuque que je n'ai pas le courage de me déplacer. Autour de cette tête sombre, sans âge, qui bouge lentement, la page brille de toute sa blancheur. On dirait l'éclat fixe et fascinant d'un miroir. C'est ce vide qui m'attire chaque fois que je me penche pour écrire. J'oublie peu à peu l'ombre grise qui me précède (je crois qu'elle finit par s'effacer d'elle-même), tandis que ma main s'appuie sur la porte encore fermée du miroir.

— Toc toc toc, scande la pointe noire du crayon.

— Qui va là ? demande une voix inconnue.

— Moi moi moi moi moi...

Le miroir s'ouvre à deux battants. A mesure que les volets s'écartent, des visages identiques surgissent, un à un, chacun flanqué de ses deux profils disparates. Visages à trois faces. Ils se scindent à leur tour, se dressent l'un contre l'autre, se fixent et se figent dans une poursuite hallucinante à travers les volets fermés/ouverts qui battent sur l'infini.

Profil à l'œil unique, aveugle, comme la page qui étend sur lui sa blancheur, et voyant de cette voyance même du crayon qui creuse la chambre noire des images.

Qui suis-je, moi qui ai besoin pour voir, et pour me voir, de ce miroir et de cet œil de surcroît ? Ces profils me sont inconnus. Quand je les considère, comme l'oublieux de la parabole, je perds le souvenir de ma propre figure.

Voici qu'ils s'animent tous ensemble et m'apparaissent soudain étrangement différents. Est-ce mon regard qui me trompe ? Cette vieille femme à la peau ridée, il suffit qu'elle sourie pour que surgisse en face d'elle le profil tendrement incertain d'une petite fille. Leur trouver un nom au plus vite afin que leurs lèvres s'entrouvrent et que naissent la parole et le souffle libérateurs. Laquelle vient tout juste de naître ? Laquelle se prépare à mourir ? Le temps, ici, a perdu

ses griffes. Les vivants dansent et courent dans l'allée des miroirs. Ils rient, ils pleurent, ils s'appellent. L'œil ouvert contemple les images qui répondent, comme un écho silencieux, à la voix du désir et du rêve. Au fond des cellules encore obscures s'opère le miracle des métamorphoses. À tâtons, l'adolescente cherche son image sur le visage de ce double qu'elle appelle son frère. Mais ce profil aussi commence à proliférer. L'image de l'homme apparaît. L'enfant a perdu son reflet. Qui est le père ? Qui le l'époux ? Qui le Fils ? Tous les regards se confondent. Toutes les mains sont pleines d'autres mains.

*
*
*

Un instant, j'ai déposé mon crayon. J'ai ouvert la main sur ma page blanche, la paume tournée vers le soleil. Quel réseau inextricable ! Au lieu de poursuivre sagement le parcours si bien engagé, chaque âge de ma vie a creusé un nouveau chemin. Juste un peu à côté de l'ancien. Chassé-croisé incessant du corps, de la tête et du cœur. J'ai fermé les yeux une seconde. Quand je les ai rouverts, j'ai vu distinctement, au creux de ma main, la main potelée d'une toute petite fille. J'ai refermé sur elle ma longue main possessive. J'ai senti une brève caresse, puis quelque chose qui ressemblait à la brûlure des ongles qui pénètrent dans les chairs. L'enfance — mon enfance peut-être ? — refuse d'être emprisonnée et occultée. Je desserre mon étreinte. La petite main s'empare du crayon que j'avais délaissé. Mon ombre disparaît complètement cette fois. Qu'advient-il de cette page blanche et de ce texte pour adultes, si je les abandonne à l'écriture hésitante et naïve de l'enfant capricieuse ?

Capricieuse ? Allons donc ! Voyez-la qui s'avance la première dans le miroir. Elle n'a pas peur de son reflet, même s'il lui semble déformé. Que lui importent l'âge mûr et la vieillesse ? Elle sait déjà tout de la solitude ; chaque soir, elle pousse, dans ses rêves, le cri qui appelle et qui chasse la mort. Le cri qui s'ouvre un chemin jusqu'au centre de la terre.

La voici qui bascule, comme une poupée incassable, venue d'un autre âge et d'un autre lieu. Poupée de pierre ou de bois, oubliée dans les galeries sans fin des tombeaux, avec laquelle les petites filles vivantes d'il y a plus de quatre mille ans continuent de jouer le grand jeu de leur destin. Poupée de son, à qui on a jadis imposé la livrée à la fois austère et gracieuse des Filles du roi : la jupe de

farandine, le justaucorps de camelot, la coiffe de taffetas et même le fin mouchoir de linon blanc porte-bonheur. « Sont les filles de la Rochelle ». Belles à croquer. Bonnes à marier. Miroir mouvant. À pleines vagues, les navires déchargent leur cargaison de promesses aux belles hanches. Marguerite, Barbe, Éléonore, Marie, Catherine, Anne, Hélène... Jeanne... Tiens, il me semble que cette Jeanne ne m'est pas inconnue. On dirait que le tain du miroir s'est assagi depuis un moment. À moins que je n'aie moi-même été entraînée, à mon insu, par la petite main de tout à l'heure, parmi le peuple étonnant des reflets. Cette Jeanne est grande, forte et multiple. Elle occupe à elle seule les centaines de volets du miroir. Jeanne gigogne, pleine de fils et de filles à venir, qui dansent autour d'elle le menuet de leurs amours. Jeanne la douce. Jeanne la vaillante. Jeanne la passionnée. Jeanne l'amoureuse.

— Jeanne Mercier¹, voulez-vous prendre Claude Poulin, ici présent, pour votre légitime époux ?

— Oui, je le veux.

Je le veux. Je le veux. Je le veux. Jeanne et Claude. Dans la vie et dans la mort. Dans l'amour. Jeanne la pure. Jeanne la possessive. Jeanne l'intrépide. Jeanne la sainte. Dans les siècles des siècles. Épouseuse. Fille du roi. Religieuse.

— Je, sœur Marie... fais vœu au Dieu tout-puissant de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Pour toujours. Ainsi Dieu me soit en aide.

Pour toujours ? Ah ! oui ? M'emparer de ce reflet immobile. Le fixer sur le mur, à la tête de la couche nuptiale comme une image pieuse devant laquelle chaque soir... Mais non. Abandonner aussi ce profil au scandale des métamorphoses. L'auréole fond comme neige au soleil. Le grand vent qui souffle sur ce pays emporte la coiffe de taffetas. Les Filles du roi s'en vont nu-tête, désormais, à la rencontre de l'amour et de la liberté.

Je relève la tête. Les reflets s'échappent du miroir ensorcelé. Au creux de ma main, je sens de nouveau la petite main de l'enfant incorrigible. Le soleil est très haut dans le ciel. Je me lève. À mes pieds mon ombre est toute petite. Elle m'entraîne vers le jardin. Est-ce l'automne déjà ? Chut ! J'entends rire à travers les arbres rouges. Les volets d'octobre battent dans le vent : des figures apparaissent, tournent et virevoltent. Elles dansent sans fin la danse des recommencements.

¹ Jeanne Mercier arrive en Nouvelle-France avec le groupe de Robert Giffard vers 1634. Elle se marie à Québec en 1639 avec Claude Poulin. Ils ont de nombreux enfants et meurent tous les deux en 1687, à trois jours d'intervalle.



Bibliographie

Les Miroirs d'un poète. Image et reflets de Paul Éluard, Paris, Declée deBrouwer, et Montréal, les Éditions Bellarmin, 1969, 170. (« Essais pour notre temps, section de littérature » 7).

Cogne la caboche, récit, Montréal, Stanké, 1979, 245 p. (Prix Champlain 1980.)

(En collaboration avec René Dionne), *L'Âge de l'interrogation, 1936-1952*, tome IV de *l'Anthologie de la littérature québécoise* sous la direction de Gilles Marcotte, Montréal, la Presse, 1980, vii, 463 p. (Prix la Presse.)

Romans du pays, 1968-1979, avec des textes de René Dionne, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1980, 454 p.

Un cri trop grand, roman, Montréal, les Éditions Bellarmin, 1980, 335 p.

Repères biographiques

Aînée d'une famille de six enfants, Gabrielle Poulin est née à Saint-Prospér (Dorchester). Dès ses plus jeunes années, elle fut partagée entre son désir d'enseigner et celui d'écrire. Après un cours d'école normale (Valleyfield) qui devait la conduire à l'enseignement qu'elle pratique sans interruption pendant dix-sept ans, elle obtient un doctorat en lettres en 1968. Elle a collaboré à divers journaux et revues et a participé, chaque semaine, durant trois ans, au programme radiophonique « Littérature au pluriel ». Boursière du Conseil des Arts de Canada, elle a reçu le Prix Champlain 1979 pour *Cogne la caboche*, son premier roman, et le prix la Presse qu'elle a partagé la même année avec les quatre autres auteurs de *l'Anthologie de la littérature québécoise*. Elle a épousé René Dionne en 1976.

Aurélien Bolvin